

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.

© Raymond MILÉSI & Les éditions *ARMADA* 2011
Couverture : Chandre

ISBN : 979-10-90931-02-2

Suivez le guide

« **P**ARDON MON BRAVE, pourriez-vous éviter de me marcher sur le pied droit ? C'est l'un de mes préférés. »

Au cœur de la fournaise, le distrait tourne la tête et me consulte à la volée, les yeux baissés, étant de ces citoyens hors norme qui s'aligneraient sans mal pour la photo dans une équipe de basket. L'expression inchangée, il décolle sa sandale de ma bottine et continue de fendre la foule massée à l'orée du site. Tandis qu'une brise étonnamment fraîche me caresse pour s'estomper aussi vite, deux particuliers profitent de la brèche pour emboîter le pas de mon piéticide : un jeune type à l'œil dédaigneux et une épaisse matrone qui doit se hâter sans cesse afin de recoller au peloton.

À mon tour, je m'installe dans leur sillage, mon regard s'attardant sur la nuque de l'écraseur. Deux ou trois pouces au-dessus de la masse – y compris de la mienne – ce dernier offre à la lumière une chevelure luisante, tortillée en longues tresses d'un noir de corbeau qui lui dégoulinent sur les joues. J'ai eu le temps de remarquer les nombreuses ficelles qui se balancent sur sa poitrine et

de noter la peau de son visage, à ce point tannée et cuivrée qu'on la croirait prélevée sur la momie de Ramsès II. Les autres moutons humains qui arpentent les allées de Paccari-tambo se sont vissés comme moi un chapeau sur le crâne car ça cogne dur sur la plaine caillouteuse cet après-midi. Le grand gaillard, lui, est l'un des rares à traiter en ligne droite avec le soleil de Coricancha. C'est son problème...

Dès la première halte, je me retrouve à la hauteur du jeune prétentieux qui le talonne. Les lèvres pincées, ce dernier toise les estivants en multipliant les efforts pour se démarquer de la piétaille. Un teigneux, que je range d'office dans la catégorie des cancrelats à deux jambes, le genre qui vous donne envie de chercher d'instinct quelque chose à broyer du talon, pour compenser. Vous avez remarqué à quel point les nuisibles affichent leur malfaisance au lieu de la masquer ? Le bellâtre venimeux dans toute sa gloire, à soigner d'urgence au lance-flammes. Cheveu gélifié sur les tempes, épaules rembourrées au coton, bottillons étincelants à talons forts. Je l'imagine étudiant sa morgue toutes les deux heures, à l'affût devant son miroir.

Comme le guide impatient multiplie ses appels afin de nous convier à son prêche, je lui prête une oreille miséricordieuse, en bâillant déjà. Voilà une bonne semaine que je traîne mes guêtres sur cette

planète en écoutant pousser ma barbe, ceci explique cela. La majorité des visiteurs, eux, débordent d'enthousiasme et babillent à outrance. À les entendre, je réalise que je suis mêlé à un groupe de familles en provenance de la Terre ; elles viennent de débarquer et entament aussi sec leur gymkhana par le morceau de bravoure des excursionnistes, du moins les jours d'ouverture : Paccari-tambo, en plein désert aux antipodes de Pachacuti, la capitale et unique cité. De cette dernière, port à touristes – après avoir honoré sa plage où je me suis laissé rôti recto verso – j'ai déjà fait le tour en long, en large et surtout en travers...

Le bavard de service raconte qu'on a dénombré sur le site près de cinq cents pierres dressées ou « hommes de pierre » et qu'elles sont disposées en plusieurs cercles concentriques, autour d'une énorme roche taillée en pyramide qui a l'air de veiller sur le peuple minéral. Merci : ça se voit. D'après lui, la plupart des menhirs à tête humaine, s'ils conservent vaillamment leur forme cylindrique, ont été rabotés par les siècles ; toutefois, dans l'anneau intérieur, certains affichent un poli et une brillance étonnants. Il a oublié combien au juste et donne l'air de s'en foutre, mais on ne lui en veut pas.

La procession repart. À mes côtés, un gamin ignore superbement les cailloux plantés autour de lui pour s'acharner sur la mini-holo que ses

parents viennent de lui acheter : le Grand Jeu de Paccari-tambo ! Je déguste ses bip-bip opiniâtres, tandis que les monolithes 3D volent en éclat sous ses doigts. Au fond, c'est peut-être un bon plan d'abrutir très tôt les enfants : ça permet aux adultes de se sentir moins seuls.

D'ici, on a un panorama imprenable sur le cromlech et les allées qui y mènent. Sur pas mal de planètes, les sites millénaires semblent avoir mieux résisté à la Grande Panne que les constructions modernes. Remarquez, ce que je dis est idiot : il y en a peut-être un paquet qui ont disparu ; forcément, on visite ceux qui ont tenu le coup. En gros, cet endroit a un côté Stonehenge sophistiqué, la chaleur en plus et l'herbe en moins. Et aussi la bière en moins : celle d'ici est presque imbuvable, au point que je me suis rabattu sur le cidre local. Docile, je prends la file et passe à la pointeuse pour flairer un monolithe de taille respectable, strié sur le volet, au pied duquel notre cicérone est en train de s'extasier en récitant sa leçon, intonations comprises.

Redémarrage du train à pas lents. Une station plus loin, nous opérons une jonction momentanée avec un groupe qui termine sa tournée, dans le sens inverse. C'est l'heure pleine à Paccari-tambo, les wagons se chargent et se déchargent sans cesse. Un ressac de la foule jacassante m'entraîne alors juste derrière un nouveau spécimen de

la race humaine, qui me réconcilie avec l'espèce. Il s'agit d'un échantillon extrêmement féminin, parfumé à point, découpé et même découpé avec un souci de finition qui honore sa maman, et aux oreilles en or ! Je me penche sur le sujet afin de parfaire ma culture : la belle inconnue arbore en fait de magnifiques disques auriculaires, épinglés à des lobes qui ont été élargis pour la circonstance. Joli travail. Au moindre mouvement de tête, la charmante enfant disperse les rayons solaires en tous sens, avec un franc succès qui fait paradoxalement de l'ombre à notre guide. Je me demande par quelle astuce engager la conversation avec Miss Lampadaire avant que la vie nous désunisse, lorsque mon grand ami le jeune arrogant se dresse devant elle.

Aussitôt, la lumineuse enfant pousse un petit cri et se jette à son cou pour lui rouler un baiser ventouse de compétition. Manifestement, elle ne partage pas mon aversion pour les rouleurs de caisse. Grand dommage ! Je hais davantage le gominé, d'urgence, l'impression que sa bonne fortune est à déduire de mon compte.

Tandis que les deux cortèges reprennent leur chemin de croix, l'un allant l'autre venant, je remarque que les tourtereaux optent pour un itinéraire bis. En soupirant, je me dis qu'ils ont mieux à faire, mais déjà le couple se sépare : la fille gagne en solo la sortie sur un geste d'adieu. Bien fait !

Tiens, au lieu de nous rejoindre, le gars choisit une nouvelle voie. Sa conduite désinvolte aiguise l'attention au lieu de l'endormir : trop en recherche de neutralité, le gars s'oriente comme au hasard vers un amoncellement de rochers. Je piétine un instant : dix contre un qu'il va y avoir une rallonge au programme ! Elle ne tarde guère. La grosse femme entrevue tout à l'heure se laisse peu à peu distancer en fin de colonne, manœuvre répétée bientôt par le basané aux tresses noires. À votre avis, que ferait dans ces circonstances un enquêteur désœuvré, mais fouineur de nature ? Le temps de me poser la question, me voilà lancé sur les traces de ces vacanciers insolites, qui en font trop pour se donner l'air de tout le monde. La banalité, ça ne s'improvise pas : on « est » banal ou non une fois pour toutes.

De loin, je vois l'imposante matrone prendre la tangente, rattrapée par son compagnon aux longues enjambées. Le monsieur se penche sur la dame, comme pour lui délivrer quelque directive... Adoptant à mon tour la nonchalance d'un promeneur en rupture, je réduis la distance qui nous sépare, à l'abri des roches complices. Là-bas, confirmant mes pronostics, le trio vient de se reformer et les deux messieurs entament une conférence rapprochée, à mots hâtifs. Le bellâtre tend la main, dans laquelle l'homme à la peau cuivrée déverse de menues offrandes. D'où je me

tiens, pas moyen de préciser leur nature, mais je vote pour des pièces d'or ou d'argent, sans garantie. Curieux manège...

Fin du conciliabule. Les joyeux compères rappiquent déjà dans ma direction, au moment où le vent coulis nous remet un vilain coup de fraîcheur, aussi bref qu'auparavant. Vite, je m'accroupis, l'oreille en batterie, captant des bribes de phrases.

« ...regagner la Terre sans tarder, *Accla Inti* (là, ricanement que je ne m'explique pas). *Tu connais ta tâche. En attendant...* »

Malgré la maigreur du butin, je remercie au passage le nouveau modèle personnalisé et sélectif d'implant-trado dont le service m'a doté. À moins bien sûr que je décide de le débrancher – c'est toujours possible – sa mise en action est automatique au reçu d'une expression en langue étrangère, comme dans le cas présent ; et peu importe que mon « interlocuteur » en possède un ou non : un seul – le mien en l'occurrence – me suffit désormais pour tout percevoir dans ma langue et être compris de tous. Du tonnerre !

J'ai quand même une moue aux lèvres en me relevant... À temps pour constater que, si les deux messieurs se replongent dans la meute qui progresse le long des pierres aux visages sévères, la morne suiveuse, elle, oriente son quintal vers une file de Terriens sur le départ, que l'on va reconduire d'office à Pachacuti. Là-bas, rien de

plus facile pour elle que de prendre place à bord du premier transport à destination de la mère planète... Et après ? Elle a le droit, non ?